

# impressions... d'être

un compositeur à la Direction de l'information légale et administrative  
création artistique et monde du travail : rencontre

Nicolas Frize

En couverture :  
*Œil violet*  
Photographie retouchée  
© Nicolas Frize

« En application du Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992, une reproduction partielle ou totale à usage collectif de la présente publication est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur. Il est rappelé à cet égard que l'usage abusif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

© Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2021  
ISBN : 978-2-11-157404-5

# sommaire

4 Préface d'Anne Duclos-Grisier

## 9 Résidence

39 Instant

71 Figure

97 Segment

119 Geste

149 Situation

175 Les acteurs  
*d'Impressions... d'être*

# préface

Recevoir un artiste en résidence durant près de dix-huit mois est une initiative inédite au sein de la Direction de l'information légale et administrative (DILA). Certes, Nicolas Frize, compositeur de musique contemporaine (mais pas seulement...), avait une carte de visite propice à lui ouvrir les portes de notre administration. S'inspirant du monde du travail et du monde industriel en particulier, ce chercheur de sons avait mené des projets de créations musicales dans les usines Renault de Boulogne-Billancourt, à l'usine PSA de Saint-Ouen, mais aussi dans plusieurs administrations : à la Manufacture de porcelaine de Sèvres ou encore aux Archives nationales de Pierrefitte et de Paris. Nous en attendions une vision renouvelée des femmes et des hommes de la DILA et de la Société anonyme de composition et d'impression des Journaux officiels (SACI-JO), détenteurs de savoir-faire, d'expériences riches et souvent longues, qui œuvrent chaque jour pour l'intérêt général. C'était aussi un acte presque patrimonial de mémoire de l'imprimerie, dans une direction en pleine transformation numérique. Mais avouons-le, nous nous demandions quand même ce que tout cela allait donner et comment nos agents réagiraient à cette présence inhabituelle...

Nous avons laissé Nicolas Frize déambuler librement au sein de la DILA, s'approprier ses activités à la fois industrielles et digitales, écouter et converser à loisir avec ses agents et, très vite, il a connu mieux que beaucoup d'entre nous les moindres recoins de ces bâtiments pourtant tortueux et tissé des liens avec des agents de tous horizons.

Pour son œuvre « Impressions... d'être », il s'est inspiré directement des métiers de l'imprimerie et du numérique, dans l'optique de construire et de produire une création musicale, instrumentale et sonore. Il s'est, dans un premier temps, imprégné des lieux (de l'imprimerie et des espaces dédiés au numérique de la DILA mais également d'autres imprimeries en Île-de-France) pour capter l'atmosphère, rencontrer les agents, échanger, écouter et découvrir les expériences, enregistrer les sons des machines et de l'atelier à toute heure (pendant le travail, les pauses ou la nuit). Il a en quelque sorte constitué une mémoire sonore des lieux mais également une mémoire visuelle, en prenant des photographies insolites, qui révèlent toute la beauté des espaces professionnels qui nous entourent, d'une bobine de papier ou d'un fût d'encre.

La déambulation artistique – dans l'espace et dans le temps – a trouvé son accomplissement, en septembre 2020, par une série de concerts,

associant agents de la DILA et salariés de la SACIJO, musiciens et chanteurs professionnels et bénévoles. Instruments, voix, enregistrements sonores, déclinaisons photographiques et mises en scène artistiques se sont unis pour offrir une vision surprenante d'un site habité d'une énergie nouvelle, d'un décor familier revisité.

Ces concerts ont été un moment inoubliable pour tous ceux qui y ont participé et nous ont montré que la résidence artistique du compositeur nous avait apporté beaucoup plus que nos attentes initiales. Dans une Direction marquée par des cultures et des statuts différents, par le passage progressif du papier au numérique, et à l'issue d'une période où la crise sanitaire avait renvoyé chacun chez soi, elle tissait des liens entre nous, entre nos différentes activités, et nous aidait à nous sentir partie prenante d'un même collectif.

Pour garder trace de cette expérience et la pousser encore plus loin, nous avons demandé à Nicolas Frize une nouvelle concrétisation de son œuvre « Impressions... d'être » en réalisant un livre d'artiste édité par La Documentation française et imprimé par la DILA, une production interne qui fera date dans le collectif de l'institution. Cette fois, il n'est plus question d'écriture musicale mais d'une création textuelle et visuelle retraçant l'aventure artistique, musicale et humaine vécue par l'artiste.

Pris en charge par un collectif d'éditrices et par un graphiste du département de l'édition et du débat public, imprimé dans les locaux par les presses « maison », cet ouvrage est aussi le fruit d'un travail collaboratif, organisé autour de ce que l'artiste a appelé un « groupe de suivi et de sympathie », ouvert et à géométrie variable, composé d'une quarantaine d'agents issus de différents services de la DILA et de salariés de la SACI-JO. Ce groupe s'est réuni régulièrement et a accompagné l'artiste dans ses réflexions.

La contribution des uns et des autres à cet ouvrage est de grande qualité et rend parfaitement hommage au travail effectué par Nicolas Frize depuis son installation en résidence au sein de la DILA en février 2019. Ce livre reprend les thématiques qui ont émergé de la rencontre du compositeur avec les espaces de la rue Desaix. Les entretiens qu'il a menés avec les agents et les salariés sont ici réinterrogés et mis en perspective. Tel un chef d'orchestre, il a dirigé l'ensemble avec maestria ; il y présente son travail, le commente et interroge les participants sur les rapports qu'ils entretiennent avec leur activité.

À travers un prisme créatif, *Impressions... d'être* offre une lecture originale, aux deux sens du terme, des métiers du numérique et de l'impression, au cœur de l'activité et de l'excellence de la DILA épaulée par son prestataire historique, la SACI-JO. Compléter la création musicale par une création visuelle enrichit encore davantage l'œuvre de l'artiste, permettant ainsi à chaque agent de conserver, de « graver » dans le temps une trace de son travail, de son passage.

« Je m'intéresse à cet incessant aller et retour entre l'oral et l'écrit, entre l'oralité du contact personnel et l'écrit de l'anonymat, entre l'expression et l'impression du débat public, entre les voix et leur absence. On écrit pour se rappeler, on écrit pour oublier et se référer, on parle pour penser et se mettre en danger, on se parle parfois après avoir lu ce qui est écrit mais on écrit rarement ce qu'on se dit. Espaces d'expression, espaces d'impression » (Nicolas Frize).

Je remercie chaleureusement les équipes de la DILA et de la SACI-JO, acteurs de cette formidable aventure, pour leur implication et leur énergie.

Je remercie M. Antoine Jiménez, président de la SACI-JO, pour avoir accompagné et soutenu ce projet.

Je remercie enfin très chaleureusement Nicolas Frize, pour avoir permis ce pas de côté, mettant à l'honneur nos missions, nos métiers, les femmes et les hommes qui les exercent, et concourant à nous rapprocher les uns des autres par un autre regard sur notre quotidien professionnel.

Anne Duclos-Grisier  
Directrice de la DILA





**résidence**

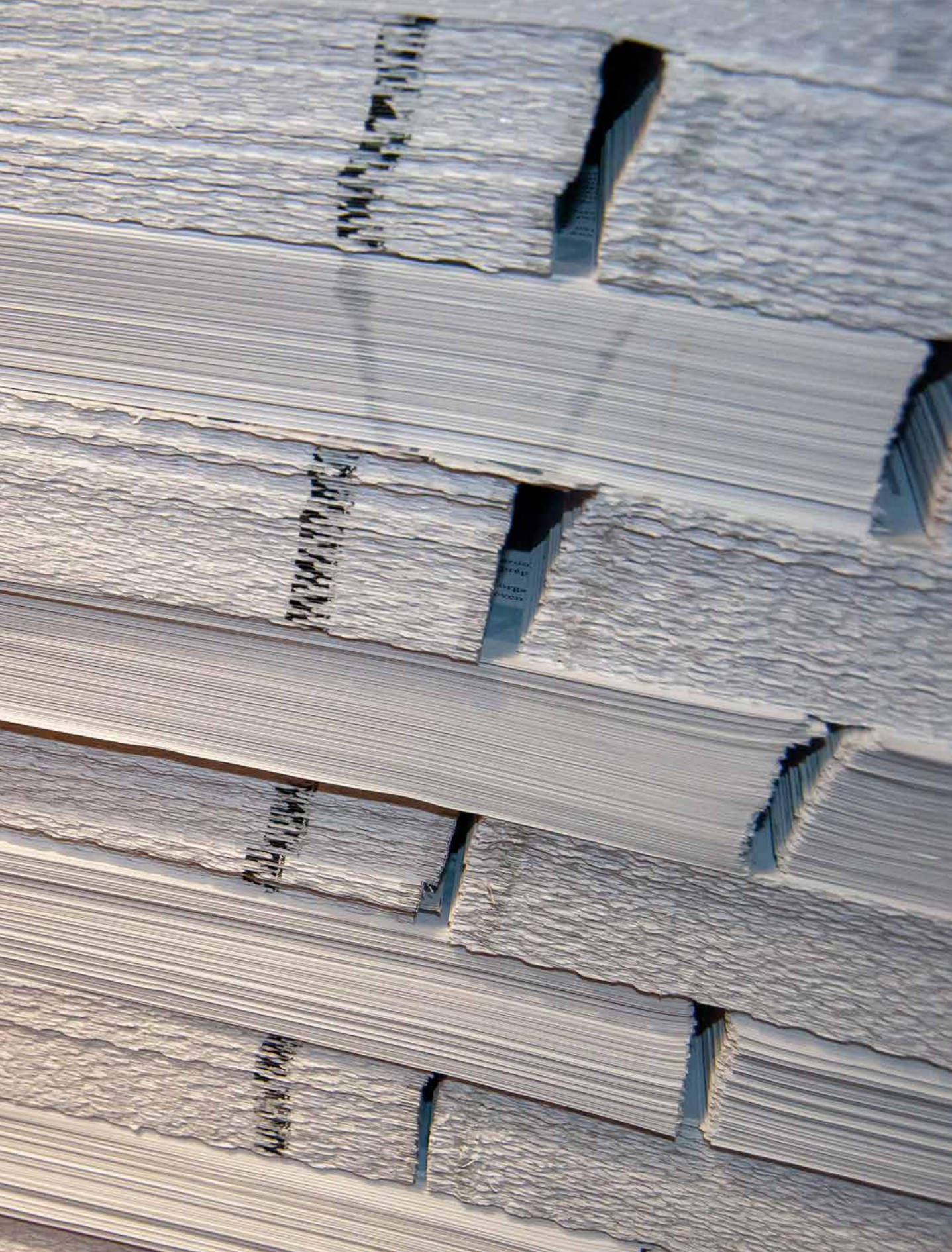


faire confiance à l'énigme



que j'apporte à mon insu





sentir l'odeur  
des encres  
et des solvants,  
caresser le grain  
des papiers

## 26, rue Desaix, 75015 Paris

La DILA, Direction de l'information légale et administrative, cœur organique d'où se diffuse tout ce à quoi chacun a besoin d'avoir accès pour faire sienne la règle commune, est une direction centrale des services du Premier ministre, relevant de l'autorité du secrétaire général du gouvernement. Elle « *exerce des missions de diffusion légale, d'information administrative, ainsi que d'édition et de vulgarisation des politiques publiques* <sup>1</sup> ».

Les sites web qu'elle administre, [legifrance.gouv.fr](http://legifrance.gouv.fr), [vie-publique.fr](http://vie-publique.fr), [service-public.fr](http://service-public.fr), éclairent les contenus des décisions, propulsent dans l'infinité du web, accessible espère-t-on à chaque usager, l'actualité des politiques publiques, orientent les relais locaux qui un jour renseignent l'usager, témoignent des apparitions et modifications administratives dans le *Journal officiel*, rendent explicites les réglementations, le texte des décrets.

Ses bâtiments parisiens sont le lieu où exercent plus de six cents personnes, de statuts aussi différents que le sont leurs corps de métiers. Dans cette immense machinerie, fonctionnaires, contractuels et prestataires assurent la relation aux usagers, la conceptualisation des pages web, la rédaction, la correction, l'édition des ouvrages de la DILA, l'ensemble des impressions et des expéditions, tout cela avec le concours de la SACI-JO, prestataire historique de la DILA depuis 1881.

Le passage du volume imprimé à la structure mouvante de l'information en ligne conduit la DILA à anticiper, reformuler, réadapter ses sites, en fonction des retours et des commandes. Mais si sa fonction politique est incarnée et exposée, la DILA s'active sans être elle-même mise en lumière.

## Des rotatives de toute la presse quotidienne à la rotative du J.O.

Après un an de résidence parmi les immenses rotatives, celles de Tremblay-en-France qui impriment *Le Monde*, *20 Minutes*..., de La Courneuve qui impriment *Libération*, *Le Canard enchaîné*..., Lieusaint qui impriment *Le Nouvel Observateur*, *Marianne*..., je suis invité par les salariés (tous affiliés à la Fédération des travailleurs des indus-

---

1. Site de la DILA : [www.dila.premier-ministre.gouv.fr](http://www.dila.premier-ministre.gouv.fr)

# plonger

tries du livre, du papier et de la communication-CGT) à visiter, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, le site du *Journal officiel*.

Le *J.O.* ! Sur le papier fin de ce journal très dense, papier pelure de 45 grammes, dont les pages toutes en noir et blanc sont pliées en deux, puis en trois, est déclarée le 1<sup>er</sup> août 1975 la création de mon association, Les Musiques de la boulangère. Le papier en est aujourd'hui jauni. C'est le témoin émouvant d'une époque ! Depuis 2016, le *J.O.*, dématérialisé, paraît sur le site [legifrance.gouv.fr](http://legifrance.gouv.fr).

L'arrêt de l'impression papier du *J.O.* a signé une révolution dans les institutions de l'État, qui souhaitait rassembler dans une même entité les journaux et bulletins officiels (le *BALO*, le *JOAFE* et *Légifrance*), les éditions de La Documentation française, les sites [services-public.fr](http://services-public.fr), [vie-publique.fr](http://vie-publique.fr), les *BOAMP*, *BODACC*... : c'est la DILA.

**entendre  
les fulgurantes  
pulsations  
des machines  
feuilles**

Je suis venu plonger dans une imprimerie,  
sentir l'odeur des encres et des solvants,  
goûter des grammages et caresser le grain  
des papiers, entendre les fulgurantes  
pulsations des machines feuilles,  
rencontrer cette rotative mythique qui  
grimpe sur deux étages et use d'encres UV,  
et me voici en apnée dans une immense  
institution multiforme, qui, en même  
temps qu'elle imprime, édite et diffuse  
sur papier, collecte, édite et diffuse  
sur internet.

Les salariés de la SACI dont l'impression du *J.O.* était jusqu'alors l'activité régulière et centrale, avec tout ce que cette activité industrielle convoyait de symboles, d'héritage historique et social, ont traversé une révolution avec l'arrivée des éditions de La Documentation

# le compositeur écoute, il ne sait rien

française. En même temps qu'il leur semblait perdre leur âme avec l'abandon du *J.O.* papier, « le travail est dévitalisé ! », leur travail d'imprimerie s'en est trouvé fortement revalorisé, avec l'arrivée de la quadri systématique, des commandes de revues spécialisées (*Questions internationales, Cahiers français...*) et la réalisation de « beaux livres ». Pour eux, les métiers se sont démultipliés ; parallèlement dans les étages, une fougueuse arrivée de jeunes informaticiens, de développeurs, de *product owners*, de rédacteurs web... a transformé l'institution, dans un ballet numérique.

## **Il n'y a pas une seule écriture, mais plusieurs écritures**

Avant de composer, le compositeur écoute, il ne sait rien. Il vient avec l'envie que les pratiques artistiques et les œuvres se déploient dans les milieux du travail, s'y réfléchissent, y infusent et s'y diffusent. C'est sa façon à lui de penser « politique culturelle ». Il pense que l'argent public, celui du ministère de la Culture et des collectivités qui lui a été confié, doit permettre aux œuvres de naître depuis les lieux où les gens vivent, travaillent, pensent leur travail, inventent, font société, se demandent, produisent d'eux-mêmes.

**l'argent public doit  
permettre aux œuvres  
de naître depuis les lieux  
où les gens vivent,  
travaillent, pensent  
leur travail, inventent,  
font société**

Permettre que les œuvres naissent veut dire faire qu'elles expriment ces lieux et ces gens, leurs complexités et leurs

relations, leur histoire dans l'Histoire, leurs projets, et qu'elles manifestent surtout le sens de toutes ces activités agissantes et déployées dans le temps, ce qu'elles traduisent de l'époque, de la culture collective, des transformations et des grandes questions sociales.

Les œuvres sont des instants de bonheur dans le repos des fatigués du sens que nous sommes tous, elles sont des collections de sensations formidables dans nos vies rationnelles épuisées, elles les questionnent autrement, elles nous reposent des questions existentielles dont nous assaillent nos enfants, nos boulots, notre planète, nos fiches de paie, nos doutes...

Elles nous offrent à voir la complexité dans la simplicité (c'est-à-dire sans que nous ayons à répondre ou à nous engager), nous qui vivons de manger et de dormir, de travailler et de jouir, de parler de tout sans cesse, de vouloir toucher à tout, embrasser la Terre entière, voyager dans

les œuvres nous  
offrent à voir  
la complexité  
dans la simplicité

nos écrans et tout savoir, nous qui rêvons de bouger sans bouger.

**Seul ce qui est inscrit s'inscrit à son tour**

Le corps sans inscription, donc sans histoire, a quelque chose d'inhumain.

Qui n'est pas inscrit n'est pas seulement « marginal » – dans les livres, là où on n'écrit pas, ce sont les marges –, qui n'est pas inscrit se retrouve en réalité privé d'existence. L'oral exprime ou dévoile avant tout l'instant, il est d'abord éphémère, parfois fugitif. Ce qui est instantané ne peut être « capitalisé », il est donc voué à l'oubli, sans valeur. Les paroles ne s'impriment pas, elles se conservent dans des transmissions orales. Et la musique ? La musique est un événement, une trajectoire temporelle et une pensée de « l'extrême présent ». Elle est comme la parole, elle se tue elle-même, elle disparaît dès son apparition. On veut lui substituer sa trace (par l'enregistrement), on relève ses empreintes (souvenir, analyse...), mais on ne peut

# la musique est comme la parole

la retenir, c'est-à-dire la posséder. Elle file. Les paroles se recouvrent, de même que les bruits et les musiques : toutes et tous demeurent comme des phénomènes de passage, non transmissibles. Et leurs éventuelles traces écrites ne parviendront jamais à les « imiter » ! Pour la musique, c'est pire, son empreinte enregistrée (sa captation, terme presque carcéral) ne rendra jamais compte de ce que son contexte, acoustique, social, culturel, historique, subjectif... « imprime » à son écoute !

Toute partition doit être discutée, la musique que je pratique n'existe pas sans écriture. Outre le fait de la rendre prévisible, presque « reproductible », son écriture est le passage nécessaire à la construction de sa pensée, de sa structure, de son architecture (on ne peut pas composer un temps de musique sans la contraindre dans une structure, décider d'un commencement et d'une fin au minimum). Pourtant cette écriture

composer, c'est chercher  
tous les liens possibles  
entre l'impression et  
l'interprétation, entre  
l'écriture et l'existence

n'a de sens que pour disparaître en tant  
que telle, au contraire du livre imprimé ou  
de la lettre ; elle se mue en manifestation  
sonore et se dissout dans l'audition,  
perdant toute aptitude à être vue  
(ce qui d'ailleurs n'est pas son objet).

**Ce qui nous impressionne est souvent délicat à exprimer**

L'interprétation musicale est ce moment  
merveilleux, mystérieux et métaphorique  
de circulation entre l'écriture et l'oralité.

Ce qui nous impressionne ne s'imprime  
pas, ne se reproduit pas facilement, ne fait  
pas trace : en tant que sujet – objectif  
et subjectif –, cela appartient au vivant.

La désincarnation de l'écrit se mue par  
l'oralité : le texte, doué alors de parole,  
prend corps. Il agite deux personnes,  
le locuteur et l'auditeur, il incarne un  
présent qui se déroule et ne cherche pas  
à se dérober dans un pouvoir intemporel.  
De son côté l'oral, à cause de sa fragilité  
temporelle, se fige lorsqu'il rencontre  
l'écrit, cesse de trembler (de varier ou

d'onduler) pour se fondre dans le sol,  
se muer en objet. L'écrit du web est fixé  
et fluctuant, susceptible de reprises,  
de modifications... voire de disparition.  
Le support de l'écriture change-t-il  
la façon d'exister au cœur de la  
communauté? Toute la création se joue là.

Composer, c'est chercher tous les liens  
possibles entre l'impression  
et l'interprétation, entre l'écriture  
et l'existence !

#### **Au cœur de l'ouïe...**

Un artiste, une résidence...  
Ça regarde loin et ça fait attention à  
ce qui est tout près, ça ne marche pas  
n'importe où, ça fait attention aux autres,  
ça s'intéresse.

Celui qui ne voit pas ce qu'est une  
résidence et tout ce qu'on lui doit,  
c'est-à-dire tout ce qu'on attend d'elle,  
tout ce qu'on doit lui donner et faire  
pour qu'elle se développe sans cesse  
et s'invente, est dans la cécité.

l'interprétation  
musicale  
est ce moment  
merveilleux  
de circulation  
entre l'écriture  
et l'oralité

des stocks  
de désirs  
et des colis  
manqués

Il est vrai qu'on a devant nous  
des masses d'Art  
dont l'objectif unique n'est que de se  
donner en spectacle !  
Une résidence tente de faire émerger,  
de façon ascendante, une interprétation  
du vivant – comme si elle se lançait dans  
une expérience d'anthropologie du réel.  
Une immersion qui, donc, rencontre et  
fabrique des échanges, cherche  
à comprendre l'essence du lieu,  
son histoire et ses pratiques, ses rapports  
en interne et ses relations avec l'extérieur.  
L'aboutissement se traduira dans une  
écriture, musicale, celle d'une œuvre  
originale intitulée « Impressions... d'être ».

La résidence passe par plusieurs phases entremêlées, phases de  
préhension, phases d'instruction, phases sensibles d'intuition et de  
détection, phases de perception : j'ai enregistré les sons de toute l'im-  
primerie et du façonnage, mené un travail de création photographique  
continu, conduit des entretiens avec les agents ou les salariés.

Je me suis attelé à formuler des interprétations, à chercher des tra-  
ductions, à travers diverses lectures sensibles ou divers écrits profes-  
sionnels spécialisés.

Pour déplacer mes propres sujets,  
je m'immisce, je me glisse, j'écoute,  
je réagis... Une résidence, c'est un

# impliquer les personnels comme acteurs

train avec des wagons, des applications éphémères et pérennes, des tentatives et des utopies, des stocks de désirs et des colis manqués ; des wagons de tous gabarits, certains huilés, d'autres rouillés, tout neufs ou tout vieux, certains qui freinent et d'autres qui sont en roue libre. C'est un voyage, sans carte ni cahier des charges, ni GPS, une quête de culture et de sens.

Je suis venu les mains vides, et je hume, lors des temps de repas ou des temps de repos. Je m'interroge, j'accroche des photos dans les espaces de travail, je fais écouter mes enregistrements, j'envoie des courriers.

Lors des entretiens, des thématiques me sont proposées (les unes inattendues, les autres non) sur les activités professionnelles, sur le service public, sur les métiers, sur l'écrit et l'oralité, sur la dématérialisation et le recours à internet, sur la beauté de l'impression sur papier... Je cherche à rassembler tous ces stimuli dans un objectif abstrait, intime, transdisciplinaire : échapper à la trivialité de la fabrication de produits et de services, créer plutôt de la production de sens – par le ressenti...

Un autre objectif de la résidence est de parvenir à impliquer les personnels comme acteurs de la création finale, au-delà d'impliquer seulement leur institution, de vaincre les obstacles majeurs de budget, de sécurité, de temps de production, de difficultés internes. La condition pour recueillir les paroles et les idées est la confiance que les agents et salariés m'accordent, ou plutôt qu'ils accordent au projet – tous les entretiens dont je me servirai plus tard seront anonymisés, pour les préserver.

Une œuvre musicale donnée en fin de résidence s'écrit en réalité de fil en aiguille!

Impressions... d'être - Instant 4 p.5

1 2 3

A.luth

Viola

Ecritures

Sons Enregistrés

a si vous le voulez vraiment

Clavier

Ecritures

Sons Enregistrés

put-être est à le moment de réaliser que l'écriture, celle-ci, est une réelle trace de soi, une copraité qui se parle avec elle-même

À cet Instant de la page 5 [1<sup>er</sup> système],

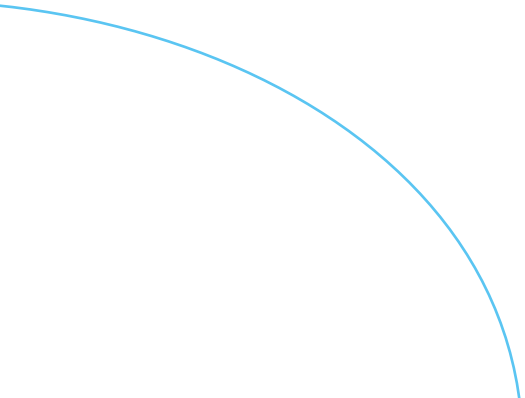
la viole s'immobilise, en longs accords résonnants et calmes, le luth s'est tu, les sons enregistrés sont flous, l'écriture s'étire, se déploie dans la surface...

« a[h] si vous le voulez vraiment »...

La partition débouche [2<sup>e</sup> système]

sur un espace blanc, presque chorégraphique, scénique : la main courbe, fléchit, se redresse, la pensée ondule et caresse, la pointe descend, la plume appuie, l'ardoise chuchote, les timbres se répondent, les corps s'enchevêtrent, le bleu dessine, les doigts se parlent, les idées se répondent, espiègles ou hésitantes, la danse semble joyeuse... Les sons forment une longue phrase modulée, les pierres sentent la craie, le crayon laisse sa trace sur la page, visible et audible, les sons nous parlent de légèreté et de non-finitude.

les sons  
nous parlent  
de légèreté  
et de non-  
finitude



Il y a des textes qui passent – ceux que je lis sur internet : je peux les copier/coller, les détourner, les tronquer, les compléter, les inverser.

Il y a des textes qui restent – ceux qui sont imprimés sur support papier : je dois les emporter tels quels, je n'oserai jamais les découper, je peux les photocopier, les photographier.

Dans le texte qui passe, je suis près de l'oralité : il passe comme je passe ; l'instant s'exprime... Du texte qui reste (imprimé), la temporalité – la sienne et la mienne – se dissout peu à peu, il devient éternel...

Dans les deux cas, je le sais pendant que j'écris ; et je dis que ce rapport au temps change mon attitude, m'influence, modifie profondément mon rapport à l'écriture : c'est-à-dire son usage, la mémoire que je crée ou qui m'indiffère, les références que je convoque, les relations dont je rêve ou que je crains...

J'ai fait un nouvel entretien sur la dualité numérique/papier aujourd'hui... J'ai senti une piste poindre dans la conversation, que

lorsqu'on écrit  
à la main le  
présent a une  
sacrée valeur

je dois poursuivre : comment l'écriture numérique, en même temps qu'elle n'offre pas l'opportunité d'une trace de soi (et donc fait précisément disparaître la chair de l'auteur), prive d'absence !?

Pour le dire autrement : si l'auteur n'implique pas son corps, s'adresse de façon « mécanisée » à son destinataire (connu ou collectif), avec des caractères et des corps et des marges et des couleurs et des interlignes et des polices qui appartiennent à un répertoire commun de signes typographiques, la question de sa solitude ou de celle des autres ne se pose plus ! Il est et parle sans être ! C'est le simple transfert de message à message qui devient le sujet principal, valorise l'instant sans moment, sans infinité ni temporalité, et travaille la solitude à rebours : je ne suis plus seul à être seul ?

*N. F. — Vous, comment se passe votre relation entre le papier et le numérique ?*

*— La révolution numérique, elle est toute récente ! Je pense que le papier va rester et je crois beaucoup en la complémentarité des supports. Je ne vois pas le papier disparaître, ne serait-ce que pour des questions d'archive... Des incunables ont 500 ans alors que des disquettes, des disques durs... durent combien de temps ?*

*— Il y a aussi que sur un traitement de texte, on peut se tromper, revenir en arrière, copier/coller. On est dans un présent éternel sur*

**l'instant  
sans moment,  
sans infinité  
ni temporalité**

*lequel on peut revenir, alors que lorsqu'on écrit à la main le présent a une sacrée valeur. Ce qui veut dire que ce n'est pas seulement le présent de l'écriture qui joue mais le présent de l'état dans lequel on est pour écrire. Si on y revient, ça sera sur le contenu, mais la forme est figée.*

*— C'est vrai que quand je réécrivais un article (parce qu'on achetait des articles à des revues étrangères et on reprenait la traduction pour que la qualité en soit la meilleure possible), mon implication et mon engagement, je les sentais beaucoup plus forts que quand je fais un entretien audio ou vidéo. Parce que si ça ne va pas, je coupe, et recolle. Quand j'écrivais, je savais qu'une fois le texte parti, je ne pourrais plus y revenir : que ce serait diffusé ensuite dans la nature, avec toutes mes erreurs, et si ce n'était pas bon, ce n'était pas bon. Donc le rapport dans la production intellectuelle, c'est beaucoup plus prenant quand on est sur du papier, un magazine, que quand on est sur de l'audio, de la vidéo.*

*— C'est que dans l'audiovisuel, on reste dans la relation, même si on est seul avec le micro. Alors qu'avec l'écriture on est vraiment dans cette question de la solitude et de l'absence de l'autre. C'est quelque chose qu'on laisse de soi, on est presque en train de constituer de l'archive.*

*— Intervenir sur internet, c'est déverser un présent qui peut à tout instant se modifier, détaché de la valeur de l'instant. Je ne sais pas tout ce que cela va conditionner pour plus tard. Le glissement sociétal me paraît... important.*

**L'écrit est-il donc condamné à faire trace ?  
Et donc à ne se cantonner qu'au régime de  
la mémoire et de l'oubli ?**

**N. F. — Vous écrivez ?**

*— J'ai commencé très jeune à faire de petits poèmes, écrire de petits textes libres, j'écrivais mon journal... Pas tant sur le mode de l'anecdote : c'était plutôt sur des idées. J'ai arrêté un certain temps parce que je n'avais plus le temps... C'est quand j'ai eu un cancer que j'ai repris. J'ai eu besoin d'écrire. Maintenant, je suis plus autour de la transmission, de la mémoire. Là, je suis en train de faire un livre sur les femmes de notre famille qui vivaient en bord de mer. L'importance*

on ne lit pas un tableau  
comme un texte,  
de gauche à droite,  
on le lit comme un tout

*du travail des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, le travail qui sous différentes formes faisait vivre économiquement la famille.*

*— Et quand vous écrivez, vous écrivez à la main ou à la machine?*

*— Toujours à la main.*

*— Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous avez tenu à continuer d'écrire à la main?*

*— Parce que j'aime le contact avec le papier, j'aime raturer... J'aime relire mes ratures! [Rires.]*

*— Vous écrivez à la main?*

*— J'adore faire des listes. Mais je n'écris plus à la main. Écrire à la main, ça fait mal au poignet!*

*— Où écrivez-vous, au centre, sur les côtés, en gros, en petit?*

*— Ah moi, je prends la marge, je prends tout l'espace, hein : je suis papivore!*

**Finalement, qu'est-ce que l'écrit qui s'imprime nous apprend sur l'impression d'être ?**

L'instant de l'écriture est en quelque sorte un état d'impression : une capacité de nous émouvoir et de nous percevoir, de nous sentir en train de ressentir l'inimaginable (la vitesse d'impression entre autres). Dans la description de « l'atmosphère » que me détaille Véronique Nahoum-Grappe<sup>1</sup> dans un entretien récent, tout semble précisément

---

1. Voir « L'épaisseur du présent » de Véronique Nahoum-Grappe paru dans *Communications*, n° 202, 2018.

se situer dans une «oralité», quelque chose d'éthéré, non pas de non-dit, mais de pas dit «tel quel».

L'atmosphère, dit autrement, parle sans parler, impressive, fait pression, fuit l'expression, fait état d'être sans trace ni laisser de trace.

Cela fait longtemps que je veux résoudre cette question de l'atmosphère dans la musique : s'écarter du récit, de la causalité horizontale (même orchestrée verticalement), cesser de ne penser le temps qu'à travers l'écoulement et sa logique, se mettre à envisager l'instant musical en tenant compte de sa composante spatiale, comme on regarde un tableau ! On ne lit pas un tableau comme un texte, de gauche à droite, on le lit comme un tout, le temps n'appartient pas au tableau mais au visiteur.

En musique, l'auditeur est emporté dans le temps de la musique et c'est ce que

l'atmosphère  
parle sans parler,  
impressive,  
sans laisser de trace

je rêve de combattre : c'est pour cela que la notion de « paysage sonore » est apparue ! Si on s'affranchit d'une écoute anecdotique et qu'on écoute l'œuvre comme un instant (un grand instant), on se met à goûter sa dimension spatiale, cognitive et spectrale de façon globale, comme un état musical en soi. C'est ça qui se passe dans « Instant » !

Et c'est aussi ce qui se passe lorsqu'on entre sur le plateau de vie-publique et qu'on s'assoit pour écouter : le paysage sonore est infini, il se présente comme intemporel, il est un état : riche de variations sans conséquences, riche d'apparitions indépendantes, riche d'écoutes mutuelles, riche de sérénité gratuite, riche de micro-événements autonomes et redondants, récurrents, singuliers, qui s'épousent entre eux.

*N. F. — Pense-t-on en écrivant comme on pense en saisissant ?*

*— Oui, c'est pareil. Ma main arrive à suivre ma pensée, quitte à s'arrêter si besoin !*

*[S'arrêter de penser ou d'écrire ?]*

« Pour gagner du temps, il faut savoir ce qui prend du temps à écrire. Alors lever la plume... »

De fait, le point coûte cher<sup>2</sup> ! »

Je paraphraserai bien Roland Barthes :

---

2. « La main lente » de Roland Barthes, extrait de *La préparation du roman*. Cours au Collège de France, Seuil/IMEC, séance du 9 février 1980.

# savoir lever la plume

si l'on veut avoir le temps de penser,  
il faut savoir lever la plume !

Quelle beauté et promesse que cette phrase... Utilisons les points, les points-virgules et toutes les ponctuations, freinons : ponctuons nos pensées pour leur donner l'espace de se creuser.

Ainsi la main prend le temps, caresse le papier ou le clavier, cesse de s'y précipiter, se voit gratifiée de servir l'idée au lieu de lui courir après. La main en paix et l'esprit en voyage.

Que je saisisse sur l'écran ou couche sur le papier, je fixe un instant, j'interprète le vif, je traduis une idée que j'arrête, que j'immobilise, que je freine, capture, que j'interromps ! Et voilà qu'avec l'impression, cette idée-là continue de courir...

Écrire, c'est avoir l'impression d'être.

L'être s'inscrit au-delà du vivant !

# impressions... d'être

*« Un artiste, une résidence... Ça regarde loin et ça fait attention à ce qui est tout près, ça ne marche pas n'importe où, ça fait attention aux autres, ça s'intéresse. Une résidence tente de faire émerger, de façon ascendante, une interprétation du vivant – comme si elle se lançait dans une expérience d'anthropologie du réel. Une immersion qui rencontre et fabrique des échanges, cherche à comprendre l'essence du lieu, son histoire et ses pratiques, ses rapports en interne et ses relations avec l'extérieur. L'aboutissement se traduira dans une écriture, musicale, celle d'une œuvre originale, intitulée : Impressions... d'être. »*

Nicolas Frize

Le compositeur et photographe Nicolas Frize a passé deux ans en résidence artistique à la DILA, la Direction de l'information légale et administrative, au sein des services du Premier ministre. Il y a observé les rouages d'un vaisseau administratif portant les marques Légifrance, Service public, Vie publique, le J.O., La Documentation française. Il a rencontré les agents, découvert leurs métiers, et a traduit ce matériau en une œuvre musicale donnée en concert dans l'enceinte de la DILA en septembre 2020. Ce livre témoigne de cette expérience collective où se sont croisés art et monde du travail.

Direction de l'information  
légale et administrative  
La Documentation française  
<https://www.vie-publique.fr/publications>  
ISBN : 978-2-11-157404-5  
Imprimé en France



**PREMIER  
MINISTRE** Direction de l'information  
légale et administrative

Liberté  
Égalité  
Fraternité

Les Musiques de la Boulangère



9 782111 574045